

I

Jeunesse noire

– Imani, l'eau c'est déjà fini.

– Mama, tu avais dit que j'irais à l'école aujourd'hui, demande à Kadiatou.

– Tu iras demain, va chercher de l'eau je te dis.

– Mama...

– Imani, tu crois que je vais me répéter de la sorte jusqu'à ce que les margouillats sortent dîner ?

Imani obtempéra, posa un bidon de cinq litres en équilibre sur sa tête, en empoigna deux autres de même taille et prit, penaude, la direction du puits. À Madagascar, non pas l'Île rouge, mais un quartier populaire du 2^e arrondissement de Yaoundé, l'eau n'était délivrée qu'à certains endroits et il n'était pas rare d'attendre une heure avant de pouvoir remplir ses récipients. Quand le robinet ne faisait pas la grève perlée... Elle passa devant monsieur Toussaint qui lui donna au passage une glace à l'eau pour lui insuffler force et courage.

– Tu ne fréquentes¹ pas aujourd'hui, petite ? lui demanda l'ancien instituteur, depuis reconverti en vendeur de cigarettes à l'unité, de savons de Marseille fabriqués à Douala et de rasoirs Bic garantis neufs.

¹ Aller à l'école

– Merci monsieur Toussaint ! Mama a dit que j’irai demain, répondit Imani continuant son chemin en évitant prudemment les flaques pour ne pas que ses tongs rabattent de l’eau boueuse sur son pagne.

– De retour, arrête-toi ici faire une dictée, Hugo, Rimbaud et Zao, je les connais par cœur-o ! fit monsieur Toussaint on ne peut plus sérieux, avant d’éclater d’un grand rire contagieux, qui se propagea dans tout le voisinage. Et, il entonna de sa voix de ténor un air remixé de sa création.

– Il dort sous un soleil de plomb, la main sur son poitrail, il a des trous rouges au côté droit... Quand viendra la guerre, tout le monde est cadavéré, ta mère est cadavérée, ton père est cadavéré, le chien lui aussi est cadavéré, ... avec le coup de matraque, tout à coup patatrac, cadavéré... Et quand j’arriverai, je mettrai sur ta tombe un bouquet de chou vert et ...

Elle tourna à droite à l’angle de la placette où des coiffeuses s’affairaient sur des têtes crépues, croisa un groupe d’une dizaine de petits Lions Indomptables de son âge qui avaient reconverti la ruelle en stade et qui l’obligea à un détour pour ne pas entraver le bon déroulement de la partie. Plus loin, les haut-parleurs accrochés devant l’entrée du bar *Raconte-toi-rencontre-moi* crachaient un reggae post-Marley anesthésiant qui infusait encore malgré l’heure avancée dans quelques cervelles poreuses rongées par la Beaufort. La petite traça sa route sans prêter attention aux regards concupiscentés posés sur elle et gagna tête baissée et d’un pas vif son objectif. Un joyeux attroupement bourdonnait autour de l’orifice délivrant le précieux élixir. Même les chiens galeux et les poulets en sursis du sous-quartier s’étaient donné rendez-vous là. À croire que l’endroit magnétisait les vivants. Imani échangea quelques banalités en attendant son tour et une fois lestée de la moitié de son poids, rentra par le même chemin jusqu’à la case familiale. L’épreuve physique la mit en nage.

Mama Chantal avait été la première femme de Sékou, enfin la première femme à qui il avait dit oui devant Jésus et moult témoins oculaires. Ça avait donné à Chantal l’autorité sur toute la maisonnée. Sékou était le chef de tout le monde et Chantal la vice-chef, ce qui voulait dire que Chantal était souvent cheffe parce que Sékou lui déléguait ce pouvoir du matin au soir. Kadiatou, elle, n’avait qu’à bien se tenir parce qu’elle était la cheffe de rien du tout, ou si, pour être franc, de ses deux enfants Bintou et Issa, devenus sœur et frère d’Imani. Sékou avait donné des enfants à Kadiatou pour l’occuper à la maison, à

moins que ce ne soient les fruits du hasard qui avaient fait naître ces deux enfants, mais qui pouvait bien croire à ces histoires de hasard ? Sékou avait passé beaucoup de temps avec elle alors que Chantal attendait après lui. Ça ce n'était pas le hasard !

Chantal avait changé quand Kadiatou et ses seins proéminents avaient fait irruption. Elle avait érigé une petite muraille autour de sa personne pour se préserver des déconvenues. Chantal était une femme fière et altière, elle marchait la tête haute en toute circonstance et adoptait un verbe très imagé quand un bonimenteur faisait mine de s'intéresser à elle. Voilà maintenant deux ans que Sékou avait marié Kadiatou devant Jésus et témoins oculaires, il était maintenant un homme respecté et fort occupé à faire vivre tout ce monde dignement.

Quand arrivait le soir, Imani le sentait arriver bien avant qu'il n'ait tourné à l'angle du chantier² *Chez Nana* pour s'engouffrer dans la ruelle au fond de laquelle ils habitaient. Alors, la tête tout auréolée de tresses, elle prenait les devants, enfilait ses tongs et allait à grandes enjambées à sa rencontre. Elle sautait dans ses bras musclés et ils se racontaient leurs journées en riant des cocasseries de la vie. Sékou était attentionné avec sa fille, le quartier regorgeait de papas crieurs et de papas tapeurs, mais Sékou était un homme bon et doux. À ce moment où le clan rassemblait tous ses ressortissants, quand le coq s'en retournait au poulailler, l'une des mamans poules était en train de préparer le repas tandis que l'autre s'affairait dans sa maison ou dans la maison de mamie et l'arrivée de leur mari-coq n'arrêtait ni leurs activités ni leurs caquètements bruyants. Au Cameroun, les femmes font le kongossa³ du matin au soir, c'est comme ça.

La famille Sissoko Ndjolé avait trois cases en terre, chapeautées de tôle bleue s'ouvrant sur une cour en terre battue. En son centre, trônait un fier manguier, témoin des palabres des hommes. En remerciement de tous les enseignements reçus, il leur faisait grâce de ses juteux fruits à chair jaune. Sans compter l'ombre bienfaitrice qu'il prodiguait au quotidien, lui qui ne se départait jamais de ses épaisses feuilles et qui offrait des siestes réparatrices aux plus fatigués d'entre eux. Personne n'avait vu naître cet arbre. Il était là, il faisait partie de la famille. On lui parlait, il les écoutait. Sékou disait qu'il abritait des esprits bienveillants.

² Gargote, restaurant improvisé

³ Raconter des potins

Mama Chantal régnait dans la maison centrale, Kadiatou occupait celle de droite quand on regardait depuis le manguier et Mamie Ndolo vivait seule dans la plus petite de gauche. Sékou les avait construites de ses mains avec l'aide de ses cousins de Lomié, le village où Mamie Ndolo l'avait expulsé de son ventre pour lui montrer la lumière. Sékou les y avait amenés à chaque fois qu'un vivant était devenu ancêtre en passant l'arme à gauche ou inversement quand une femme avait gagné petit⁴. Imani aimait la vie au village.

Tous les soirs, ils formaient un grand cercle autour du plat que la cuisinière du jour venait déposer sur une natte à même la terre battue. Sous l'impulsion de Sékou, ils honoraient leurs ancêtres avant de remplir en silence leurs ventres affamés. On servait généralement des beignets, du manioc et des haricots et, quand Sékou revenait plus lourd, c'est-à-dire avec assez de CFA pour voir la vie sous un autre angle, du pili pili ou poulet DG, le plat favori d'Imani. Il lui arrivait ensuite d'aller jouer sous le lampadaire de la rue ou de lire à la lueur de la lampe à pétrole un livre que Sékou avait ramené de son travail chez les biblos⁵. Alice, la détective blonde la transportait dans des mondes inconnus où les frontières du possible étaient repoussées bien au-delà du Nigéria et de la République centrafricaine. Les livres avaient un pouvoir extraordinaire : celui d'en faire une héroïne et de la téléporter sans fatigue là où elle voulait alors qu'en vrai, il fallait trente heures de taxi-brousse pour aller saluer ses voisins de Bangui. Présentement, elle ne lisait pas très vite et Sékou l'aidait pour se relever quand elle trébuchait sur les mots difficiles. Chantal les regardait avec mélancolie parce qu'elle n'avait pas fréquenté et devait s'en remettre aux autres pour écrire et lire. En revanche, pour compter les CFA, elle n'avait besoin de personne.

Si les coqs de la cour ne s'en chargeaient pas, Chantal la réveillait à six heures pétaradantes. Souvent, elle avait droit à une bouillie avant d'enfiler sa robe bleue, ses chaussettes blanches et ses sandalettes et à six heures et demi elle quittait la maison, car elle devait marcher au moins une demi-heure pour gagner *La source*, non pas là où coulait l'eau, mais plutôt le savoir. Sa maîtresse ne transigeait pas avec les règles, il fallait arriver à l'heure et avec les mains propres sinon, c'était l'exclusion pour la journée avec consignation dans le registre d'appel. Malgré ça, ils étaient toujours plus de soixante dans la classe et tout le monde ne pouvait pas être assis sur un banc. Même si elle s'ennuyait un peu à l'école parce que la maîtresse répétait souvent la même chose, elle voyait deux

⁴ Enfanté

⁵ Blancs

raisons d'y aller. D'abord, elle était avec des enfants de son âge et ensuite, elle évitait les corvées. En plus, si elle travaillait bien à l'école, elle pourrait peut-être devenir une détective comme Alice. Elle mènerait des enquêtes par elle-même sans avoir recours au sorcier et sortirait des pièges que ses ennemis lui tendraient grâce à toutes les ruses qu'elle avait dans sa tête.



Malgré la crise économique qui sévissait dans le pays, Sékou le bien nommé⁶ rapportait chaque semaine une liasse de billets suffisamment épaisse pour que son clan ne sombre pas dans une misère noire. Vu de Paris ou New York, Sékou l'ébène à la machette affûtée était un ouvrier anonyme, un invisible. Mais à Madagascar, Sékou endossait d'énormes responsabilités. S'il butait sur une termitière, c'est toute la famille qui risquait de manger la poussière. Il savait l'équilibre précaire, mais dans ce monde où chaque jour pouvait se révéler plus dur que la veille, il remerciait Dieu de la chance qu'il avait de travailler pour des blancs comme les Delatre.

Un jour, les hommes de la sécurité de l'État, accompagnés de mange-mille⁷ vinrent dans le quartier, sirène hurlante sur le pick-up noir et arrêtrèrent sans ménagement Polycarpe Hamidou Binda, son ami, de surcroit défenseur acharné de la parole libre. Le manguier le connaissait bien, il venait quotidiennement parler à son cercle de fidèles de corruption, d'aliénation du peuple et de lutte pour l'émancipation. Il se dressait contre le phagocytage de la démocratie par le gouvernement perpétuel et appelait les cerveaux libres et courageux à l'action. Quand il créa le mouvement TLP⁸, les services du Président Honoré Yabi commencèrent à le surveiller de près, avant de lui expliquer au moyen de gardes à vue agrémentées de séances de questions blessantes au sens propre comme figuré, ce qu'ils attendaient du peuple. Le régime du Renouveau nécessitait un effort, voire le sacrifice de tout un chacun, telle était la volonté du deuxième père de la nation camerounaise pour que le pays se dresse au firmament des puissances africaines. Mais Polycarpe ne l'entendait pas de cette oreille et colportait dans tout Madagascar des vérités bien dérangeantes sur les thuriféraires, caudataires et autres flagorneurs ayant su attirer les faveurs de l'occupant du palais d'Etoudi. Et Polycarpe de rajouter : « Yabi, tu es locataire, je te rappelle, et non le propriétaire d'Etoudi, il faut maintenant faire l'état des

⁶ Sékou peut signifier grand guerrier

⁷ Policier

⁸ Tourner La Page

lieux, le bail est échu, bye bye Président. » Ce matin Polycarpe s'en était allé, menottes aux poignets et nul ne savait quand, ni dans quel état, il reviendrait à Madagascar. Le sous-quartier s'en inquiétait et les rumeurs les plus alarmistes circulaient d'une ruelle à l'autre. L'un l'annonçait pour mort, un autre le disait à l'hôpital, un troisième avait entendu dire qu'il n'était plus à Yaoundé...



Sékou, serré contre des compatriotes dans un taxi collectif s'en allait en direction du plateau Atemengue pour rejoindre la maison des Delatre. Vaste demeure coloniale ceinte de vérandas et cachée derrière de hauts murs, on y rentrait en montrant patte blanche et pièce d'identité. Le gardien en arme salua Sékou en lui ouvrant la lourde porte métallique. Homère le chien-sonnette issu de croisements et de recroisements aboya pour le principe, ce qui déclencha une réaction canine en chaîne dans la rue puis dans tout le quartier Ngoa Ekélé. Sékou lui tapota le crâne et se dirigea vers sa cabane pour se changer. Habillé en jardinier, il rejoignit Balbine et Aya dans la cuisine.

– Bonjour, les filles, il n'y a que le Cameroun là où Madame est à la maison ?

– Hé ! Bonne arrivée Sékou, Madame se prépare pour aller au marché, répondit Balbine en lui tendant d'une main un verre de bissap frais et gardant l'autre posée sur son ventre arrondi.

– Prends ça, tu vas vite le transpirer, Madame veut que tu tailles les arbres du voyageur et moi je te demande pour tout de suite deux papayes bien mûres et un ananas pour préparer une salade de fruits pour le repas de midi.

– Tu ne montes pas tout en haut du papayer avec ton gros ventre ? De là tu pourrais montrer à ton enfant les collines de la ville, fit Sékou moqueur.

Il prit sa machette et un cordage tressé pour assurer sa sécurité et entreprit l'ascension du tronc vertical et effilé du papayer jusqu'aux fruits qui pendaient à une dizaine de mètres du sol sous un feuillage clairsemé. Il redescendit de son mât avec une agilité déconcertante et porta à Balbine deux énormes fruits jaunes.

– Pose-les sur ma paillasse et file, Madame ne te paye pas pour me conter des histoires.

Sékou passa la matinée dans le jardin à élaguer les arbres du voyageur pour leur rendre leur splendeur. Arrivé devant le troisième, il donna un coup de machette à la base du tronc

pour récupérer de la sève dans unealebasse qu'il ramena aussitôt en cuisine pour la partager avec Balbine.

– Tiens, bois, tu es une grande voyageuse.

Aya et Madame arrivèrent sur ces entrefaites, Madame reconnaissable au tac-tac aigu de ses chaussures à talons et Aya, au frrrttt frrrtt de ses tongs décollant à peine du sol. À sa décharge, cette dernière était lestée de plusieurs paniers emplis de victuailles. Madame accepta le verre que lui tendit la cuisinière et, ne se départant pas de son statut d'ordonnatrice, s'empressa d'attribuer les partitions pour la réception du surlendemain.

– Amandine arrive de France ce soir par l'avion de Paris. Demain repos, on ne sera que quatre à table. Samedi, nous inviterons Églantine et Jean-Pascal, les enfants de l'ambassadeur de France et quelques amis de son âge, pour lui faire une surprise pour son anniversaire. Balbine, tu prépareras un repas de fête, je te donnerai ma recette de mousse au chocolat, Amandine adore. Tu as déjà fait ça ? Il me faudra aussi quelques serveurs supplémentaires.

Coupant l'herbe sous le pied des filles, Sékou flairant l'extra qui mettrait du beurre de cacahuète dans la sauce de son poulet mafé, proposa les services de sa fille, Imani, déjà pleine d'expérience, selon ses dires. Madame approuva, Sékou repartit en sifflotant dans le jardin, tandis qu'Aya émit un « ekiééé » strident qui en disait long sur la jalousie qui s'était emparée d'elle. De retour à Madagascar, Imani apprit de la bouche paternelle ce qu'on attendait d'elle dans deux jours, ce qui la mit en joie et la terrifia en même temps. « Ma fille, lui dit Sékou, rappelle-toi ce que disait Amadou Hampâté Bâ : ne regrette rien, il faudra toujours continuer à apprendre et à te perfectionner, et ce n'est pas à l'école que tu pourras le faire. L'école donne des diplômes, mais c'est dans la vie qu'on se forme. »

Imani, seize ans maintenant, avait quitté sa mue d'enfant pour faire place à des contours de femme. Encore discrets. Sa silhouette restait gracile. Sa peau, délicatement duvetée. Ses grands yeux outrenoirs surplombés de longs cils battaient au gré de ses émotions. La nature avait opéré une sélection drastique des traits parentaux pour ne garder que le meilleur de Chantal et Sékou. Chantal avait mis un fils au monde quatre ans plus tôt. Un certain Honoré, qui s'apprêtait à s'engager dans les forces armées. La famille s'était agrandie aussi du côté de Kadiatou, et les besoins augmentaient alors que le pays s'enfonçait dans la crise.

Imani Sissoko Ndjolé, fille de Sékou Sissoko Ndjolé, allait rencontrer et peut-être même toucher un enfant d'ambassadeur. Elle était aussi excitée que si elle avait rendez-vous avec une star comme Michael Jackson. Elle n'en revenait pas. Pour ne pas froisser le sort et attirer les mauvaises ondes, elle n'en avait parlé à personne, sans quoi la nouvelle se serait colportée plus vite que la lumière dans Madagascar et les quartiers alentour. Seul le manguier fut mis dans la confidence car il ne répétait rien des secrets qu'on lui murmurait. Malgré la morale enseignée par Bâ, Sékou était quand même allé voir monsieur Toussaint qui lui avait dégoté un livre des années 1950 sur la vie dans les colonies d'outre-mer, pensant trouver quelques bases théoriques indispensables pour qu'elle fasse illusion un moment. Ramassis de racisme et de sexisme qui n'apporta pas d'eau au moulin paternel. Tant pis. Imani se répétait plusieurs fois dans le taxi qui les menait chez les Delatre que, même si elle était moins instruite que ces biblos, elle n'en était pas moins promue à un destin enviable de détective. A seize heures, elle fit son apparition dans ce qui lui parut être un château. Sékou lui en avait fait une description méthodique, mais elle ne m'imaginait pas l'endroit si beau et si vaste. Sékou tenait à passer par les jardins pour lui montrer le fruit de son travail. Elle les admirait, lui et ses réalisations, il était un virtuose de la machette, un ténor de l'arrosoir, un Pelé du râteau. Ils contournèrent la maison pour atteindre la cuisine d'où s'échappaient des voix de femmes originaires des deux continents.

– Sékou et ...

– Imani, enchaîna Papa,

– Ah oui, Imani ! joli prénom, entrez, fit Madame d'un ton chaleureux. Voici Amandine ma fille.

Ils les saluèrent de concert. Imani décelait dans leur regard une once de curiosité bienveillante. Elle lâcha spontanément un franc sourire accompagné d'un joyeux anniversaire à la jeune femme à la peau claire et aux cheveux roux comme les albinos. Ils n'étaient cependant pas là pour se tourner les pouces et les courtoisies cédèrent la place aux directives. On la vêtit de blanc de la tête aux pieds comme si elle allait être amenée au mariage. On lui confia un poste subalterne, ce qui était déjà un grand honneur. Il consistait à veiller à ce que le buffet soit toujours garni pour les convives et non pour les bestioles volantes en tous genres qui, une fois la nuit tombée, c'est-à-dire bien avant que

la fête ne batte son plein, trouvaient là un moyen de se restaurer à bon prix. Elle faisait donc d'incessants allers-retours entre la cuisine et le jardin, ponctués de parties de chasse aux papillons de nuit. Sékou, accompagné au tambourin de quelques griots embouboutés, donnait à cette soirée un rythme vert rouge jaune. Les jeunes biblos la faisaient rire (de l'intérieur) quand elle les regardait se trémousser comme des phasmes alors que la musique se danse avec le ventre et les fesses. Même le fils de l'ambassadeur qu'elle avait imaginé en Apollon antique s'était transformé en insecte-bâton pour son plus grand amusement. Amandine l'invita à champicoter⁹. Elle déclina la première offre, pensant que si Madame la voyait profiter de la sorte, l'extra serait amputé d'un bras, mais elle céda à la seconde et fondit dans l'ambiance détendue. Quand elle commença le Makossa, les Français l'imitèrent, y compris les garçons, ce qui la fit rire pour de bon, car un Mbom¹⁰ ne doit pas bouger pas comme ça-o ! Amandine lui parla de ses amis et l'interrogea sur sa vie. Elle pensait qu'elle avait dix-huit ans comme elle. À croire que le soleil de l'équateur faisait pousser les graines locales plus vite qu'ailleurs. À son tour elle la bombardait de questions. Elles tombaient comme les goyaves en pleine saison. À la troisième, elle apprit qu'elle allait devenir journaliste, qu'elle voulait enquêter sur le terrain, pas celui où les Lions Indomptables courent après les Bafana Bafana pour une place d'honneur à la Coupe d'Afrique des nations, pas non plus dans les palais dorés et climatisés où la vérité est passée au tamis des intérêts des nantis, non, non, non, celui miné, skudé, contaminé, tranchéifié, détérioré, cadavéré, pour dire aux oreilles crédules la vraie vérité, celle qu'elles méritent d'entendre. Alors de but en blanc, Imani se mit à l'admirer.

Pourquoi prendre des risques quand on a tout pour ne pas y être contraint ? Cette question restait sans réponse et Imani la ressassait sur le chemin du retour. Sékou était d'humeur joyeuse : il ne s'attendait pas à revenir avec un mamba vert¹¹ juste pour avoir ambiencé. Il promit à sa fille 2000 CFA, qui en oublia momentanément sa lancinante question et se mit à lister ses envies.

Les échanges avec Amandine s'intensifièrent. Fini son rôle de serveuse, Imani était devenue en quelques semaines une amie de la famille. Amandine vint même la visiter à Madagascar. Elle prenait ça pour un honneur car elle n'avait pas vu beaucoup de blancs

⁹ Boire du champagne

¹⁰ Gars, mec

¹¹ Billet de 10000 F CFA

passer sous le manguier et rentrer dans sa case. La vie traditionnelle lui plaisait beaucoup. Elle était aussi curieuse de connaître les légendes locales qu’Imani de découvrir la vie parisienne. Le jour du départ d’Amandine elles se firent beaucoup de promesses.

Quelque temps après le départ d’Amandine survint un évènement qui marqua Imani au fer rouge. Elle sirotait tranquillement un fanta citron *Chez Nana*. Le présentateur vedette du journal télévisé, Aristide Mwengé, annonçait fièrement dans le poste qu’un ennemi du peuple, dangereux agitateur, serpent venimeux et fauteur de trouble de la première heure, avait été arrêté à Madagascar et, qu’au bas mot, il risquait vingt ans de prison pour menace à la sûreté de l’état. Il s’agissait de Polycarpe. Cela faisait en réalité plusieurs semaines que la police était venue le chercher. Pourquoi n’en parler que maintenant ? On reprochait à Polycarpe son activisme politique, sa critique ouverte de l’œuvre du Président Yabi et on supputait qu’il avait déjà participé à des actes terroristes. Le reportage montrait des images d’archives sans lien avec le personnage, on voyait un policier tué en pleine rue du côté de Kondengui, le procureur se félicitant du travail des enquêteurs et de l’efficacité des services de police. Le peuple pouvait dormir à présent sur ses deux oreilles, la vipère était mise hors d’état de nuire. Trois minutes qui parurent à Imani une éternité, comme si le sol se dérobaît sous ses pieds, qu’elle s’enfonçait dans des sables mouvants, qu’elle tentait de surnager dans un fluide visqueux, opaque et nauséabond. Elle retourna à la maison en courant pour en informer son père qui tenta tant bien que mal de la rassurer. Le lendemain, après avoir visionné le reportage dans un cybercafé, la colère de Sékou était noire et sourde. Comment était-ce possible de mentir de la sorte, Polycarpe était certes un agitateur, mais il était avant tout un pacifiste, un homme instruit dont la seule arme était le verbe. Sékou annonça à sa fille qu’il en parlerait à monsieur Delatre, qui en parlerait probablement à l’ambassadeur de France, qui en parlerait peut-être au Président Yabi, qui, alors, comprendrait qu’il s’agissait là d’une erreur et ferait libérer Polycarpe sur le champ. Yabi avait du reste annoncé ces derniers mois une ouverture du pays au pluralisme, ce qui, normalement, devait laisser le micro ouvert à tous les Polycarpe de ce pays.



Les mois passèrent sans qu’on n’ait aucune nouvelle de Polycarpe. Quelque part dans la mécanique imaginée par Sékou, la courroie de transmission n’avait rien transmis, ou bien finalement elle n’était reliée à aucun mécanisme, elle tournait dans le vide. Le sous-quartier et tous les sympathisants alentour avaient signé une pétition pour la libération du

philosophe engagé du quartier, au nom de la liberté de parole, mais rien ne se passa et la colère laissa la place à la résignation. D'autant que les difficultés économiques minaient le moral de la population. On parlait de dévaluation du CFA, le bruit courait que Polycarpe avait peut-être bien assassiné un policier. Les gens abandonnèrent peu à peu leurs certitudes.

Trois années plus tard, Imani s'apprêtait à rentrer au lycée grâce au soutien financier des Delatre. Amandine et Imani étaient restées proches même si elles ne se voyaient qu'une ou deux fois par an. Amandine avait insisté auprès de son père pour qu'il prenne en charge les frais de scolarité de son amie, une broutille pour lui.

Parallèlement, Mama Chantal, sous la pression des tantes restées à Lomié, s'était mise à chercher un parti pour marier sa fille. La ville concentrait les gens, mais ne les coupait pas des traditions ancestrales. Sékou oscillait entre coutumes et modernité, influencé qu'il était par la culture européenne et les penseurs progressistes. Imani se heurtait violemment à sa mère. De quel droit prenait-elle en main un destin qui n'était pas sien ? Les femmes avaient droit à l'instruction et à l'autodétermination dans ce pays, non ? Elle avait côtoyé des musulmanes à peine plus âgées qu'elle, qui, une fois devenues épouses ou co-épouses, avaient rejoint une prison dorée pour y être soumises, boniches et génitrices et avaient dû renoncer à tous leurs rêves. Par chance, elle pouvait échapper à ce tragique destin. Elle n'irait pas dans une concession. Malgré tout le respect qu'elle avait pour sa mère, il lui était inconcevable de s'en remettre à un inconnu que sa famille jugerait uniquement sur le poids de sa dot. Elle préférait être chassée de la maison que de subir cela. Elle tentait d'expliquer à sa mère qu'elle avait des armes pour se battre et qu'avec ses armes, elle choisirait son propre destin. Amandine l'aiderait à aller en France faire des études de journalisme et, une fois diplômée, elle trouverait un travail pour aider sa famille. Mais, si l'idée paraissait alléchante, elle renvoyait aux calendes grecques l'espoir d'abondance.

Un soir, sous le manguier, Sékou prit la sage décision de temporiser.